



HAL
open science

Penser-parler en français d'un monde inconnu

Alexis Black

► **To cite this version:**

Alexis Black. Penser-parler en français d'un monde inconnu : Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale. Isabelle Leblic; Bertrand Masquelier. Énonciation métaphorique et iconicité en contexte, 1, Lacito Publications, pp.151-172, 2021, Énonciation métaphorique et iconicité en contexte, 978-2-490768-02-8. halshs-03537049

HAL Id: halshs-03537049

<https://shs.hal.science/halshs-03537049>

Submitted on 20 Jan 2022

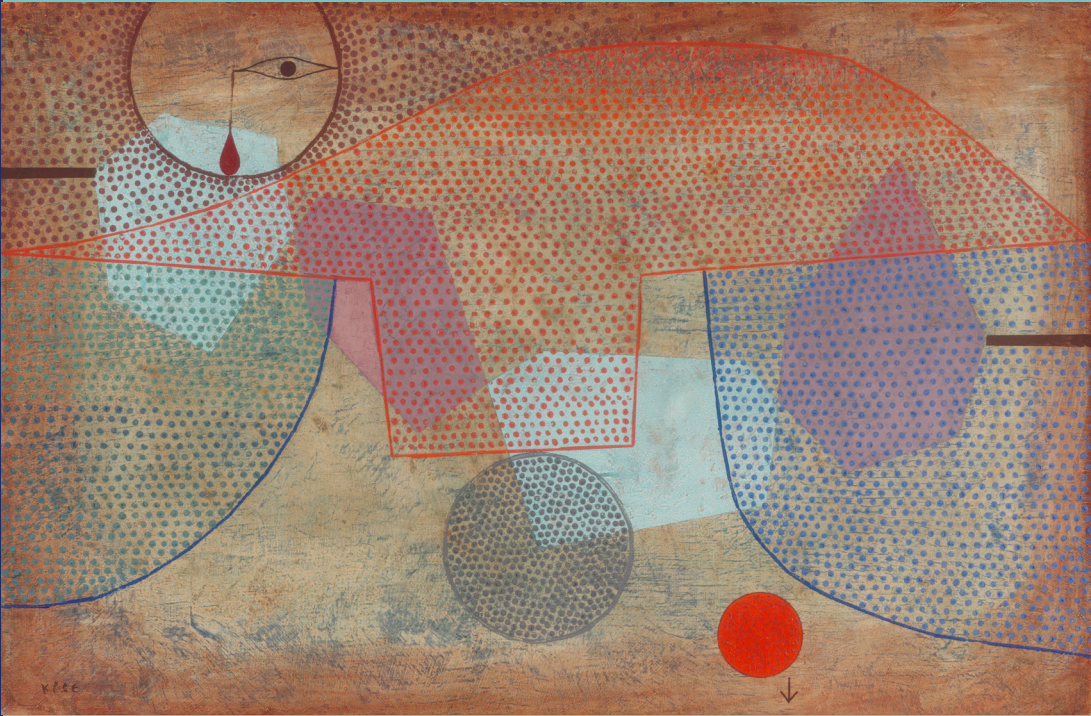
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Isabelle Leblic & Bertrand Masquelier (éds)



*Énonciation métaphorique
et iconicité en contexte*

LACITO
Publications

*Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1
Villejuif, 2021*



Énonciation métaphorique et iconicité en contexte

ISSN collection « Anthropologie linguistique et sociale de la parole » : en cours
ISBN : (version papier) 978-2-490768-02-8
ISBN : (version électronique disponible sur <http://lacito-publications.cnrs.fr>)
978-2-490768-03-5
licence CC-BY-NC-SA

Collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole
sous la direction d'Isabelle Leblic et de Bertrand Masquelier
secrétariat d'édition : Raphaëlle Chossenot ([raphaelle.chossenot\[at\]cnrs.fr](mailto:raphaelle.chossenot[at]cnrs.fr))
LACITO-Publications, UMR 7107, Campus CNRS de Villejuif,
7 rue Guy Môquet, 94801 – Villejuif, France

Relectures et corrections : LACITO
(Raphaëlle Chossenot, secrétaire d'édition des LACITO-Publications, Isabelle Leblic et
Bertrand Masquelier, directeur-es de collection et éditeur-es scientifiques)

Couverture conçue par Isabelle Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, Art Institute Chicago (<https://www.artic.edu/artworks/61608/sunset>)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Anthropologie linguistique et sociale de la parole 1

Isabelle Leblic et Bertrand Masquelier (éds)

*Énonciation métaphorique et
iconicité en contexte*

© LACITO, 2021

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021

Les chapitres réunis dans ce volume sont des versions étendues d'interventions présentées lors du séminaire *Métaphore(s)*, qui s'est tenu au LACITO, campus CNRS de Villejuif, entre 2013 et 2018.

Ce premier ouvrage inaugure notre collection Anthropologie linguistique et sociale de la parole aux LACITO Publications, accessible en ligne et gratuitement à l'adresse suivante : <http://lacito-publications.cnrs.fr/>.

Tous les chapitres ont été évalués anonymement selon le principe de *peer review* par au moins un lecteur extérieur au LACITO. Nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui ont bien voulu participer à ce processus d'évaluation, par ordre alphabétique :

Natacha Collomb, CNRS du Centre Norbert Elias à Marseille
Alice Fromenteil, docteure du CREDO à Marseille
Christine Jourdan, professeure de Concordia University à Montréal
Nicolas Laurent, maître de conférences de l'IHRIM à l'ENS à Lyon
John Leavitt, professeur de l'Université de Montréal à Montréal
Paulette Roulon-Doko, DR émérite du CNRS LLACAN à Villejuif
Yacine Tassadit, directrice d'études du LAS-EHESS à Paris

Table des matières

MASQUELIER Bertrand et Isabelle LEBLIC	
Introduction. Sens et signification, faire sens et le signifier	7
1. BERTHO Elara :	
Noms propres et métaphore : des mondes sémantiques dans le reflet des violettes. Autour de Keith Basso, <i>L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert</i>	39
2. KLEIBER Georges :	
Métaphore et argumentations : le cas des proverbes	55
3. DERIVE Jean :	
Des usages de la métaphore. Théorie et illustration par quelques exemples dioula (Côte d'Ivoire)	83
4. KHICHANE Samia :	
Blesser le corps. Métaphores et pratiques de l'injure en Kabylie	107
5. ROULON-DOKO Paulette :	
Parties du corps et métaphores	133
6. BLACK Alexis :	
Penser-parler en français d'un monde inconnu. Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale	151
7. CHAVE-DARTOEN Sophie :	
Des usages de la métaphore dans l'analyse des rituels	173
Résumés/ <i>Abstracts</i>	205
Présentation des auteur-e-s	211

Penser-parler en français d'un monde inconnu. Métaphores conceptuelles à propos de l'exploration spatiale

par

Alexis BLACK

Cette recherche¹ porte sur le processus linguistique et cognitif que j'appelle « *wor(l)d-building* » (Black, 2018). Il y est question du déploiement mutuel de mots et de mondes et, plus précisément, de la manière dont les locuteurs (ici, du français) imaginent et construisent des mondes lorsqu'ils en parlent. Il est communément admis que la façon dont nous parlons encadre nos perceptions de la vie quotidienne et de la réalité qui se donne à nous. Parler est une manière de construire des mondes. Le langage nous dévoile les catégorisations qui permettent de concevoir ces mondes.

La recherche présentée ici examine la fonction de la métaphore dans la relation entre l'expérience (du cosmos) et l'« imaginable » ou le « réel » potentiel, peu de personnes ayant une expérience de la vie dans l'espace, loin de la Terre. Pour examiner le processus de construction linguistique du monde et la façon dont la parole peut influencer la réalité émergente, deux questions centrales de recherche retiennent mon attention : comment le langage, en particulier l'analogie et la métaphore, façonne-t-il nos perceptions, nos imaginaires et nos catégorisations des (im)possibilités ? Comment les processus conceptuels, analogiques et métaphoriques, interagissent-ils avec la façon dont nous pensons et parlons de ces imaginaires ?

Il nous arrive sans cesse de parler de choses dont nous n'avons pas d'expérience personnelle directe. Le langage nous permet la faculté de déplacement. Par exemple, lorsque nous parlons, nous ne sommes pas liés par notre domaine physique actuel, ni par les circonstances de notre énonciation. Je peux par exemple parler de l'Islande. Je peux imaginer que ce soit « comme ceci » ou « comme cela », même si je n'y suis jamais allée. Cependant, il existe tout de même une série de connaissances empiriques et culturelles concernant l'Islande, des cadres conceptuels permettant de comprendre les particularités de ce lieu où je ne me suis jamais rendue.

Cet ensemble de connaissances culturelles et d'expérience personnelle existe à un degré bien moindre pour l'imagination et le discours concernant l'expérience humaine dans l'espace ; c'est le cas même dans un pays occidental, moderne comme la France.

1. Cette recherche a été financée par une bourse de doctorat en recherche pour étudiants étrangers du Fonds de recherche société et culture de Québec.

En France, selon le savoir scientifique et historique, l'expérience empirique, humaine, de l'espace est rare. Selon la définition commune utilisée par de nombreuses organisations dont la Fédération aéronautique internationale (FAI), l'espace est le territoire situé au-delà de la ligne de Kármán, une frontière imaginaire à 100 kilomètres au-dessus de la surface de la Terre. Selon les registres de la FAI, un total de 536 personnes de 38 pays a voyagé dans l'espace (World Spaceflight, 2018). Cependant, étant donné que la NASA² et le gouvernement américain définissent la limite de l'espace de manière légèrement différente, comme se situant à 80,5 km de la surface de la Terre, l'armée de l'air américaine enregistre pour sa part 562 personnes qui sont allées dans l'espace.

La définition de l'espace n'est pas universelle, et ne fait pas l'objet d'un accord au sein de la communauté aéronautique. La définition de l'espace dépend de l'autorité à laquelle on se réfère, de la communauté à laquelle on participe et du contexte dans lequel on vit. La façon dont les individus comprennent les phénomènes au-delà de leurs expériences démontre une fonction clé de la culture, à savoir son rôle en tant qu'ensemble d'idées et de catégorisations partagées au sein d'un groupe de personnes. La connaissance et l'imaginaire du cosmos montrent comment les individus s'approprient la réalité au-delà d'eux, nous permettant d'observer les influences et les déterminants culturels dans ce processus.

***Wor(l)d-Building* : la langue et la construction de la connaissance**

Mes recherches font partie d'un vaste ensemble de travaux, tant en linguistique qu'en anthropologie. Ces recherches tentent de comprendre la relation entre le langage humain, la pensée, l'expérience et les conceptions que les humains se font de la réalité (Gibbs, 2008 ; Lakoff, 1987), en particulier les cadres conceptuels et les éléments de la perception qui participent de notre construction métaphorique de la réalité (Gentner et Bowdle, 2002). La relativité linguistique et le corollaire suivant lequel la langue prédispose ses locuteurs à certaines interprétations du monde (Sapir, 1929) est une question fondamentale non résolue en anthropologie linguistique. Mon projet concerne ce débat et il l'étend au-delà des interprétations du « monde réel », pour prendre en compte la problématique de l'imagination du « monde inconnu ». Il s'appuie sur les théories du langage et de la cognition incarnés et métaphoriques que proposent George Lakoff (1993, 2009), Lakoff et Mark Johnson (1999) et Zoltán Kövecses (2006). Ce projet vise à appliquer ces théories à la production linguistique concernant l'inconnu et l'(im)possible en examinant comment le processus métaphorique opère dans ce type de discours (Corradi Fiumari, 1995).

Le langage permet d'appréhender de l'extérieur les types de connaissances qu'un individu utilise pour conceptualiser un phénomène ou un événement nouveau. Pour ceux qui sont en dehors de l'esprit du locuteur, les métaphores linguistiques sont des moments où les processus analogiques de la cognition sont apparents ; ils peuvent être documentés ainsi qu'être analysés. Le langage fournit ainsi des traces de la manière dont un cadre conceptuel est construit, tout en contribuant simultanément à la

2. NASA : Nationale Aeronautics and Space Administration

construction de cette conception. Les implications des domaines-sources utilisés par un locuteur orientent leur compréhension du domaine-cible.

Les théories de la cognition métaphorique postulent que les personnes construisent leurs mondes conceptuels en utilisant des schémas métaphoriques. Ces schémas fonctionnent comme un système de modèles et de correspondances (Ramachandran, 2011) qui appliquent à des connaissances nouvelles ou abstraites des connaissances antérieures. Ces théories cognitives suggèrent que les humains ne perçoivent pas les choses dans le monde en elles-mêmes, mais qu'ils structurent les informations sensorielles en fonction de leurs expériences antérieures. À la suite de la publication de *Metaphors We Live By* de Lakoff et Johnson (1980), des recherches approfondies sur la théorie des métaphores conceptuelles et la cognition métaphorique ont permis d'analyser des schémas métaphoriques courants (par exemple, TIME IS MONEY³ [« LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT »], Mueller, 2016) et d'étudier comment les métaphores renforcent les perceptions des domaines-cibles (la qualité ou l'expérience décrite par le domaine-source) en se fondant sur des termes de domaines-sources (le domaine d'expérience à transposer sur le domaine-cible). La majorité de ces études documentent des constructions métaphoriques dans lesquelles les domaines source et cible se réfèrent tous deux à une expérience antérieure vécue. Comment penser-parler d'expériences non pas réelles mais imaginées ?

Mon hypothèse est que l'analogie et la métaphore devraient être également utilisées dans l'analyse des expériences imaginaires. Elle prend en compte ce que Fauconnier et Turner (2002) appellent un « mélange métaphorique ». Dans cette conception du « langage métaphorique », un locuteur applique la connaissance de son expérience sensori-motrice antérieure à des stimuli nouveaux ou, dans notre cas, à des stimuli imaginés ou inconnus. Processus métaphorique et analogie sont essentiels à ce mélange (Hofstadter et Sander, 2010). Décrire comment les individus utilisent ce mélange permet de comprendre nos pratiques de catégorisation et de réaction aux informations, ainsi que notre conceptualisation plus large de la réalité et des réalités possibles. L'analyse permet alors de mettre en évidence ce processus cognitif linguistique (et social) et de dégager les éléments spécifiques de cette conceptualisation du monde.

Les métaphores sont des outils importants dans notre construction du monde car elles « transforment la façon dont nous percevons les situations et donc la façon dont nous nous y référons » (Corradi Fiumari, 1995 : 31). Les domaines spécifiques référencés par les métaphores façonnent les types d'interprétations et de perceptions que les locuteurs seront enclins à expérimenter. Les domaines source et cible d'une métaphore favorisent la « mise en évidence » (*highlighting*) de l'entité référente qui est idéalisée par le biais d'un schéma cognitif, comme la « dissimulation » de tous les aspects d'un objet qui ne correspondent pas à un schéma particulier parmi les conceptions alternatives potentielles (Talmy, 2000). Dans cette perspective, je propose (1) d'analyser les domaines-sources des métaphores utilisées par les locuteurs pour discuter de l'existence extra-planétaire, (2) d'expliquer la motivation des métaphores dominantes

3. Dans les études théoriques portant sur la métaphore conceptuelle, il est d'usage de mettre ces métaphores conceptuelles en majuscules lorsqu'on les analyse.

et (3) de rendre compte de l'influence de ces métaphores sur la compréhension, la construction intellectuelle et la perception de l'existence humaine extra-planétaire⁴.

Pour les besoins de mon projet, la métaphore est définie comme une « mise en correspondance (*mapping*) entre des domaines conceptuels distincts » (Steen et *al.*, 2010 : 12) et les significations métaphoriques surviennent d'un contraste entre une signification contextuelle et une signification plus fondamentale, ou « basique » (Steen et *al.*, 2010 : 37). Selon le groupe Pragglejaz :

« [les] significations de base [...] tendent à être concrètes, liées à une action corporelle, plus précises ou plus anciennes » (Steen et *al.*, 2010 : 5-6)

L'analyse des domaines d'expérience dominants utilisés lors des discussions du domaine-cible de l'espace me permet de documenter comment l'analogie et la métaphore, processus cognitifs basés sur l'expérience et la connaissance antérieure, fonctionnent pour construire la conceptualisation/catégorisation d'une expérience inconnue. Si l'analogie et la métaphore sont fondamentales à la cognition humaine (Boroditsky, 2000 ; Feldman, 2006) comme à la perception et à la réaction qui en découlent (Boulenger, Hauk et Pulvermüller, 2009 ; Geary, 2012 ; Gibbs et Ferreira, 2011), comment en arrivons-nous à connaître/imaginer l'inconnu ? Mes recherches utilisent les méthodologies d'identification des métaphores linguistiques (Steen et *al.*, 2010) et d'analyse critique des métaphores (CMA⁵ ; Charteris-Black, 2004) afin d'examiner quels sont les domaines de connaissance dominants et de formuler des hypothèses. Les axes de l'utilisation du langage humain, de la pensée et de l'imagination situent mes recherches dans des contextes théoriques issus de l'anthropologie, de la linguistique et des sciences cognitives. Ce projet s'inspire en particulier de l'anthropologie linguistique et des débats qui, au sein de cette sous-discipline, concernent la relation entre langage et pensée. Les perspectives cognitives sont toutefois essentielles à ma recherche.

Les approches anthropologiques attribuent un rôle constructif au langage dans la vie humaine et les pratiques sociales. L'attention que l'anthropologie porte à la construction du monde humain nécessite une perspective dans laquelle le langage est reconnu comme un outil fondamental dans la catégorisation de la réalité humaine à un niveau micro et macro (Boas, 1940 ; Whorf, 1941). Bien que l'étendue de la relation entre langage et perception du réel soit encore débattue, la part que joue le langage dans cette relation est incontestable (Geertz, 1973 ; Shore, 1996). L'approche cognitive, telle que je la présente dans cet article, postule que la langue est bien plus qu'une production culturelle ; elle est une fonction de l'esprit humain, ainsi qu'un facteur clé de la (re)production culturelle (Boas, 1911 ; Sapir, 1933 ; Hymes, 1963).

4. Afin de recueillir les données nécessaires à l'identification des domaines-sources dans les constructions métaphoriques des francophones, j'ai passé 18 mois en France (août 2016 - janvier 2018). Outre les entretiens individuels, j'ai assisté/participé à plusieurs types d'événements : des conventions de science-fiction comme Les Utopiales, des conventions de bande dessinée comme Comic Con et des salons de science-fiction comme Les Imaginales. Les discussions informelles concernant l'existence humaine extra-terrestre furent nombreuses. J'ai ainsi privilégié entretiens et observation participante.

5. Critical Metaphor Analysis (CMA).

La langue ne sert pas seulement à décrire la culture ou le monde qui nous entoure ; elle est un dispositif qui permet de faire vivre la culture et de (re)construire les réalités humaines (Bakhtin, 1940 ; Ochs, 1988 ; Ochs et Schieffelin, 1984).

La cognition et le langage incarnés

Les théories du langage et de la cognition métaphoriques reposent sur la thèse de l'esprit incarné – une thèse qui s'inscrit dans la tradition phénoménologique, en particulier telle qu'elle est présentée dans l'œuvre de Maurice Merleau-Ponty (1945). Au lieu de souscrire à une dichotomie cartésienne suivant laquelle l'esprit et la « raison » sont séparés du corps, la phénoménologie prend en compte le rôle fondamental de la perception sensori-motrice dans la compréhension humaine de la réalité. Dans ce paradigme, la forme et la fonction de notre corps orientent notre perception, notre raisonnement et nos réactions au monde.

La théorie de l'esprit incarné affirme que la pensée humaine est « profondément façonnée par son interconnexion avec le corps et par la nature inhérente des processus sensori-moteurs humains » (Ramachandran, 2011 : 143). Les recherches en sciences cognitives démontrent que l'expérience incarnée et le langage incarné sont tous deux fondamentaux à la cognition humaine. Suivant la définition largement acceptée de l'incarnation de Varela, Thompson et Rosch (1991 : 173), la cognition incarnée signifie que la cognition dépend de nos expériences dans un corps spécifique et que les capacités sensori-motrices de notre corps sont elles-mêmes « intégrées dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large ».

Le concept de langage incarné soutient que la nature du langage est largement déterminée par la forme du corps humain, sa structure neurologique et l'environnement physique. Feldman (2006 : 8) justifie cette théorie en affirmant que « la pensée et le langage sont intrinsèquement incarnés. Ils reflètent la structure du corps humain et ont les propriétés inhérentes aux systèmes neuronaux ainsi qu'à l'environnement physique et social externe ». Dans ce paradigme, la pensée, l'expérience et le langage sont inextricablement liés les uns aux autres. La métaphore et l'analogie ne sont pas que des phénomènes linguistiques, mais des processus cognitifs à travers lesquels nous percevons et traitons l'expérience.

Selon Hofstadter et Sander (2010), la cognition est principalement un processus de catégorisation des informations et l'analogie est le mécanisme qui dirige cette catégorisation. Nous ne faisons pas à nouveau la connaissance du monde à chaque fois que nous rencontrons un stimulus. Notre compréhension de chaque stimulus est plutôt traitée par comparaison avec une expérience antérieure. Nous nous rappelons qu'une analogie est une comparaison entre une chose et une autre ; une correspondance, ou similitude. Les analogies peuvent être créées de deux façons, par comparaison – ou par similitude, par exemple, ceci est *comme* cela – ou par métaphore. Les métaphores poussent les analogies plus loin en établissant non seulement une correspondance, mais en déclarant qu'une chose en *est* une autre.

De nombreuses théories postulent que l'analogie est un processus dans lequel les « domaines de connaissance source » qui découlent de l'expérience et de la connais-

sance culturelle généralisée sont déployés afin de comprendre les « domaines-cibles » (Ortony, 1993). Selon ce courant de pensée, les perceptions du monde et les réactions qui en découlent sont construites sur des schémas métaphoriques (ou « métaphores conceptuelles », Kövecses, 2010). Lakoff et Johnson (1980 : 146), soutiennent que

« Les systèmes conceptuels des diverses cultures dépendent en partie des environnements physiques dans lesquels elles se sont développées [...] étant donné qu'une grande partie de notre réalité sociale est comprise en termes métaphoriques, et que notre conception du monde physique est en partie métaphorique, la métaphore joue un rôle très important dans la détermination de ce qui est réel pour nous. » Les métaphores conceptuelles sont des « façons de penser » et ces façons de penser sont rendues explicites dans nos « façons de parler » (Kövecses, 2010 : 7)

Les métaphores sont symptomatiques de nos façons de catégoriser, de concevoir le monde et sont motivées par nos expériences fondamentales.

Dans cette théorie, les conceptualisations métaphoriques sont motivées par des schémas, c'est-à-dire, des structures récurrentes de la cognition qui établissent des modèles de raisonnement basés sur nos expériences au sein d'un corps humain, d'un contexte historique et d'un ou plusieurs groupes linguistiques et culturels (Lakoff, 1987). Les schémas cognitifs :

« sont des abstractions conceptuelles qui servent de médiateur entre les informations reçues par les organes sensoriels et les réponses comportementales [...] qui servent de base à tout traitement de l'information humaine » (Casson, 1983 : 430)

Les « abstractions conceptuelles » fournies par les schémas cognitifs servent de principes d'organisation grâce auxquels nos expériences de l'espace, du temps, du mouvement et d'autres éléments fondamentaux de l'expérience incarnée peuvent être déployés pour comprendre des concepts et des expériences plus complexes ou abstraits.

Il existe de nombreuses et excellentes analyses des schémas cognitifs qui motivent la mise en correspondance des métaphores conceptuelles, comme *LOVE IS A JOURNEY* (Kövecses, 2006), ou *ARGUMENT IS WAR* (Lakoff et Turner, 1989). Ces études analysent comment des métaphores renforcent la perception et l'expérience d'un domaine-cible en termes de domaines-sources avec lesquels il est associé. Toutefois, la majorité de ces études documentent des constructions métaphoriques dans lesquelles les domaines source et cible font référence tous deux à l'expérience vécue. Mon étude élargit les recherches existantes en testant comment les métaphores conceptuelles fonctionnent lorsque le domaine-cible (dans notre cas, l'existence humaine extra-planétaire) est inconnu ou qu'il se rapporte à un domaine que l'humanité n'a jamais expérimenté.

Lakoff et Johnson (1980) définissent les métaphores selon trois modes ; ils distinguent entre métaphores structurelles, métaphores d'orientation et métaphores ontologiques. Une métaphore structurelle est une structuration métaphorique dans lequel un concept complexe est « partiellement structuré, compris, exécuté et décrit en termes d'[un autre concept] » – souvent un concept plus concret ou « fondamental » (Lakoff et Johnson, 1980 : 5). Un exemple classique est la métaphore « LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE », dans laquelle la conception d'une discussion est structurée

en termes de « guerre » – comme dans les expressions « Elle a attaqué ma position » ou « Il a gagné l'argument ».

Les métaphores d'orientation confèrent une orientation spatiale aux concepts : par exemple DEVANT-DERRIÈRE, HAUT-BAS, DEDANS-DEHORS, ces orientations étant motivées par les orientations du corps humain. Enfin, les métaphores ontologiques sont déployées afin de conceptualiser des émotions, des idées, des événements et des systèmes en termes d'entités ou de substances. Pour cette raison, les métaphores ontologiques comprennent des personnifications dans lesquelles un domaine abstrait ou complexe est compris de manière anthropocentrique : par exemple, décrire la Terre comme une « demoiselle en détresse ». Il faut noter que les métaphores conceptuelles peuvent recouvrir plusieurs catégories. Ces métaphores ne sont pas mutuellement exclusives.

Vivre Dans l'Espace, C'est Vivre Dans Un Contenant

Dans cet article, je propose de discuter du mode métaphorique qui apparaît le plus fréquemment dans le corpus formé par les entretiens que j'ai menés : les métaphores structurelles. Lors de ces échanges, mes interlocuteurs utilisaient fréquemment des métaphores structurelles pour exprimer leur conception d'être « à l'intérieur » ou « à l'extérieur » de l'espace Terre. L'existence dans l'espace est une expérience humaine primaire, traduite par nos sens et renforcée par nos expériences. Les humains sont des créatures qui vivent « dans » l'espace, que ce soit l'espace d'une pièce ou d'un univers. L'expérience d'être « à l'intérieur » et « à l'extérieur », non seulement des espaces physiques, mais aussi des modes de transport, des vêtements, trouve ses transpositions (*mapping*) en parlant, par exemple, d'être « hors de soi » ou de nos états habituels, parfois par le biais d'expressions figées, idiomatiques. Notre expérience primaire universelle est de vivre « dans » un corps-contenant qui est distinct des autres corps-contenants avec lesquels nous interagissons. Notre façon de parler de l'espace reflète notre façon d'en faire l'expérience, dans toutes ses dimensions sensorielles, depuis notre naissance. En retour, cette perception de l'espace est renforcée par nos manières d'en parler.

Les métaphores de la relation CONTENANT/CONTENU servent à délimiter les domaines comme ayant un « dedans » et un « dehors ». Il est donc logique, puisque mes interlocuteurs possédaient des connaissances de l'espace hors de la Terre en tant qu'environnement, et savaient qu'il était nécessaire que les humains dans l'espace y résident dans une matrice protectrice pour assurer leur survie, que ces métaphores prévalent dans leurs discussions. Par-delà l'enjeu de la survie de l'homme, les personnes interrogées savaient également que les matériaux et les fournitures devraient être enfermés dans un vaisseau pressurisé pour être transportés en toute sécurité au-delà de la Terre. Cette connaissance semble les inciter en toute logique à avoir recours à penser en termes de confinement et de contenant dans leurs descriptions. Bien qu'ils n'aient pas toujours utilisé exactement les mêmes expressions, la majorité des personnes interrogées n'ont fait appel qu'à quelques représentations de contenants pour métaphoriser cette contrainte. Dans la plupart des cas, les métaphores convoquées sont des expressions figées du Français standard. En règle générale, mes interlocuteurs utilisent l'image métaphorique de bords et de boîtes lorsqu'ils font référence à un

voyage ou au temps passé dans l'espace, et d'images de bulles et de cloches (ou de cloche de verre) lorsqu'ils parlent d'habitats humains dans l'espace, en particulier sur les planètes et les lunes.

Le choix des termes « boîtes de conserve » pour évoquer des vaisseaux spatiaux et des « bulles » pour parler des habitats est une extension du domaine-source primaire : l'expérience incarnée que l'on peut avoir de ces contenants. Comme nous le verrons dans la discussion qui suit, les domaines-sources de ces métaphores de contenant sont des objets courants, qui se présentent le plus souvent comme les prototypes de leur catégorie sémantique – par exemple, une boîte de conserve standard plutôt qu'une boîte de taille industrielle ou une autre forme d'emballage alimentaire. Mes interlocuteurs parlent d'objet-contenants dont ils ont fait l'expérience et ne citent jamais les objets-contenants moins courants (même si ces derniers seraient plus analogiques) comme les objet-contenants associés à des cargaisons. En outre, les objet-contenants cités par les participants présentent un certain nombre de corrélations physiques avec le domaine-cible, comme les vaisseaux spatiaux ou les habitats dont ils parlent. Les vaisseaux spatiaux, tant dans la réalité que dans la fiction, sont longs et ressemblent à des « boîtes ». La conception d'un vaisseau spatial est semblable (en parallèle) à celle d'une boîte ; elle a des couvercles ou des joints qui se ferment ; on peut y mettre des choses ou les sortir. Les vaisseaux spatiaux doivent être fermés hermétiquement et posséder une coque solide, généralement en métal (ce qui encourage l'analogie avec la « boîte de conserve ») pour protéger leur contenu (par exemple, contre les débris qui volent dans l'espace).

Par ailleurs, les représentations que l'on a de colonies humaines dans l'espace, qu'elles soient issues de la science ou de la science-fiction, montrent fréquemment des dômes ou d'autres structures de protection de forme arrondie. Ces représentations éclairent les métaphores produites par les participants à l'enquête. Ils sont nombreux à associer cette connaissance d'ordre culturelle généralisée à leurs expériences personnelles au sein de dômes ou de bulles – par exemple dans les parcs d'attractions (comme dans les commentaires de Charlotte dans v1⁶ ci-dessous). Les représentations d'habitats placées sous un grand demi-cercle à la surface d'une planète correspondent bien à la conception de la bulle et de la cloche. Ces dômes protecteurs assurent également un environnement respirable, ils forment des sortes de « bulles d'oxygène », ce qui renforce encore le parallèle entre habitats spatiaux et bulles.

Les participants utilisent des représentations factuelles et fictives pour concevoir l'inconnu de l'espace et ces représentations servent à nourrir des modèles particuliers de l'espace qu'ils ont intériorisés. Les représentations réalistes de l'espace, telles que celles distribuées par la NASA et l'ESA⁷, se concentrent principalement sur 1) les phénomènes physiques ou astronomiques et les « paysages de l'espace » (par exemple les nébuleuses, les planètes, les étoiles) ; 2) les humains et les artefacts humains dans l'espace (par exemple les vidéos des astronautes à l'ISS⁸, les images des télescopes, des

6. Verbatim (v) + numéro dans l'ordre des citations référencées dans l'article.

7. European Space Agency (ESA) : Agence spatiale européenne.

8. International Space Station (ISS) : Station spatiale internationale.

9. Un mot anglais signifiant « vagabond » ou « nomade ». En astronautique, ce terme fait référence à un véhicule avec une certaine autonomie utilisé pour explorer des planètes et corps célestes.

satellites et des *rovers*⁹). Ces images de l'expérience « réelle » de l'espace reflètent les conditions actuelles du voyage spatial ; elles montrent de petits espaces qui semblent remplis d'équipements et de corps humains.

Les conditions actuelles et contraignantes du voyage spatial sont également reproduites dans les représentations imaginaires de l'espace. Néanmoins, de nombreuses représentations fictionnelles de l'humanité dans l'espace montrent des personnes dans des structures de la taille d'un immeuble, se déplaçant librement le long des boulevards ; des villes entières sont représentées sous des dômes protecteurs (par exemple, *Interstellar*¹⁰, *The Expanse*¹¹). De nombreuses personnes ont mentionné la station spatiale en orbite dans *2001, l'Odyssée de l'espace*, ainsi que les panoramiques d'énormes vaisseaux spatiaux avec des êtres humains qui se déplacent derrière leurs hublots (par exemple, une évocation passionnée de Marie sur la séquence d'ouverture de *Star Trek: The Motion Picture*). Ces représentations nourrissent l'imagination et permettent de comprendre ce que la vie dans l'espace pourrait être. Mes interlocuteurs ont évoqué ces représentations de colonies humaines et de sociétés à grande échelle dans l'espace. J'ai noté toutefois que les représentations culturelles des corps sur des échelles plus petites et plus personnelles ont été largement plus développées par les personnes interrogées.

Boîtes de conserve, caisses et bulles : pas d'espace dans l'espace

La majorité des participants ont lié la nécessité des « bulles » et des « boîtes » à des données scientifiques indiquant qu'aucune planète connue ne possède à la fois de l'oxygène et de l'eau. Les connaissances culturelles généralisées sur l'environnement physique de l'espace informent la façon dont les individus créent les représentations de cet environnement. Ils possèdent des informations sur l'espace et associent ces connaissances désincarnées à des modèles incarnés, le plus souvent ceux avec lesquels ils ont le plus d'expérience. Les modèles incarnés qui sont convoqués pour comprendre leurs connaissances théoriques de l'espace leur permettent de transposer l'expérience du monde réel qu'ils maîtrisent à ce domaine inconnu.

Prenons, par exemple, les analogies suivantes entre habitats imaginaires dans l'espace et expériences incarnées d'autres environnements – par exemple, les parcs d'attractions, la ville de Paris et les boules à neige :

« Il faudrait probablement reconstruire une sorte de bulle qui permettrait un peu...tu vois, comme dans certains parcs d'attraction, où tu as une bulle au-dessus pour pouvoir permettre une petite zone de vie.

Je dirais plutôt les petites communautés, parce qu'au niveau de la bulle, c'est vrai que j'ai du mal à imaginer une bulle tellement grande qu'elle soit par exemple de la taille de Paris. J'imagine [...] des bulles qui fassent peut-être quelques kilomètres carrés, parce que c'est ce que j'imagine dans certains parcs d'attraction, voilà. Et...qui feraient finalement des villages. » (Charlotte, v1)

10. Film de Christopher Nolan (2014) qui porte sur un groupe d'explorateurs qui cherchent une planète habitable afin d'établir une colonie spatiale pour sauver l'humanité.

11. Série télévisée de Mark Fergus et Hawk Ostby (2015 à 2018) de genre space opéra, qui se passe dans un futur où le système solaire est entièrement colonisé.

« Parce qu'en plus ils vont vivre dans des globes. Comme des bulles quoi, comme des bulles de Noël. *rire* » (Arthur, v2)

Ces analogies sont inspirées par les expériences que les locuteurs ont avec des objets et des lieux. Dans le premier exemple, Charlotte établit une comparaison entre son expérience des parcs d'attractions, la ville dans laquelle elle vit et les habitats imaginés. Pour sa part, Arthur crée une simulation en utilisant une boule à neige, un objet qui est une micro-représentation des espaces clos et des objets enfermés dans les dômes. Dans ces cas, les deux se sont servis d'expériences de leurs vies pour encadrer leur description d'une expérience inconnue.

Charlotte témoigne de sa difficulté à imaginer une « bulle de la taille de Paris ». Quand mes interlocuteurs parlaient d'objet-contenants, leur choix se portait sur des exemples de petite taille. Dans leurs descriptions de la colonisation de l'espace, le recours à des métaphores liées à de petits objets-contenants invite à associer ces représentations à la notion de la contrainte. Ces métaphorisations contribuent ainsi à concevoir l'expérience de l'espace comme une contrainte. Le fait d'imaginer de grands objets-contenants n'est pas une étape « logique » pour ces interlocuteurs ; autrement dit, même s'ils ont tous une expérience des grands objets-contenants terrestres – par exemple, les arènes, « l'Opéra [Garnier] », les aéroports et les stades – les grands objets-contenants relèvent d'une catégorie marquée, Le choix de petits objets-contenants (boîtes, dômes, casiers et caisses) a pour effet d'hyperboliser la contrainte de la « vie dans l'espace » :

« Parce que c'est compliqué de faire vivre des hommes, ou n'importe quel être vivant, dans des boîtes, hein, pendant très longtemps » (Arthur, v3)

« Essayer de reproduire les mêmes conditions de vie dans un endroit hostile où que tu sois obligé d'être dans une espèce de vase clos, sans pouvoir être à l'air libre, c'est pas pareil quoi... Sous un...sous un...sous un...si c'est hostile en termes de qualité d'air ou de possibilité de respirer, donc je verrais sous un dôme sous protection » (Éric, v4)

« Ils seront enfermés dans leur boîte, euh, bon. Et puis ils arriveront sur Mars et ils auront de nouveau du travail ! » (François, v5)

« [...] pour que la structure survive dans une caisse à savon pendant 500 ans enfermés pendant des générations, la structure sociale est aussi importante que le fonctionnement de recyclage et tout ça. Si les mecs se tuent tous, ils crèvent tous, ben la machine peut survivre, mais il n'y aura personne dedans. Super ! » (Christian, v6)

Ces exemples démontrent la prévalence des métaphores de relation CONTENANT/CONTENU dans le discours des experts et des non-experts – le dernier exemple provient d'un entretien avec un astrophysicien. Bien connaître le jargon et la terminologie scientifique pour l'exploration de l'espace n'exclut pas l'usage de métaphores pour décrire la vie humaine dans l'espace. De manière générale, lors des entretiens menés pour cette recherche¹², les experts n'ont pas eu recours au vocabulaire technique des engins

12. Dans mon travail de terrain, mes interlocuteurs sont des participants non experts et experts. Les participants experts étaient les personnes ayant une expérience professionnelle liée à l'exploration spatiale, que ce soit dans les arts ou les sciences (par exemple, un géologue planétaire ou un auteur de science-fiction).

spatiaux et des habitats. Notons que la terminologie « littérale » la plus courante pour désigner les vaisseaux spatiaux est elle-même analogue à celle des voyages maritimes : il s'agit de « vaisseaux » spatiaux avec « cabines » d'équipage. Ces mêmes termes sont utilisés pour parler de sujets liés à l'astronautique avec le grand public. Cependant, dans nos entretiens, les locuteurs (y compris les experts) font plus fréquemment usage d'expressions familières lorsqu'ils parlent de la vie dans l'espace. Ils font référence à des objets qui ressemblent à des vaisseaux spatiaux et à des habitats, plutôt qu'à des « vaisseaux spatiaux » ou à des « habitats » au sens littéral. Dans ces échanges et discussions, les expériences incarnées des boîtes et des bulles et leurs similitudes avec les vaisseaux spatiaux ou les habitats en forme de dôme ont été privilégiées par rapport aux connaissances générales et scientifiques.

Toutefois, cela n'explique pas pourquoi mes interlocuteurs convoquent les expressions « boîtes » et « boîtes de sardines » au lieu d'utiliser le mot « vaisseau spatial ». Même s'ils n'ont pas choisi d'utiliser le terme le plus littéral, tous semblent maîtriser un certain nombre de connaissances leur permettant de discuter des voyages et des transports spatiaux. Ils sont en mesure de créer d'autres analogies avec des objets terrestres pour exprimer leur vision de la vie ou des voyages dans l'espace. Pourquoi construire des métaphores et des analogies à partir des récipients quotidiens plutôt que de faire appel à des expériences qui pourrait être plus étroitement semblables, comme celle des voyages en avion ?

« Floating in a tin can¹³ » : *catégorisation et prototypes*

Les longs voyages, y compris les voyages en avion, ont été mentionnés par plusieurs participants. « Avion » – en référence ou en analogie avec l'existence humaine dans l'espace, et non en référence aux avions de chasse, etc. – apparaît 20 fois dans le corpus ; les termes tels que « boîte », « balle », « caisse », « cloche », « dôme » apparaissent 29 fois. Voici leur répartition dans les énoncés :

boîte	(4x)	bulle	(17x)	caisse	(1x)
sous cloche	(2x)	dôme	(5x)		

François, l'un de mes interlocuteurs, imagine qu'être dans un vaisseau spatial, c'est « comme se retrouver dans un gros avion ». Toutefois, le recours à cette référence est rare dans le corpus. Les participants ont très peu parlé du fait qu'être dans un vaisseau spatial ou un habitat serait comme être dans un train, un avion ou un autre mode de transport. Bien que le transport aérien soit un élément clé dans la modélisation des projets de vaisseaux spatiaux humains, les métaphores de mes interlocuteurs ne comportaient que peu de références au voyage. Cette prépondérance de la contrainte qu'impose l'espace (dans l'exploration spatiale) est évidente. Pourquoi serait-il plus logique, ou plus rapide sur le plan cognitif, d'imaginer des boîtes et des bulles plutôt que des modes de transport existants plus analogues, notamment les avions ? La majorité de mes interlocuteurs ont une expérience personnelle des voyages en avion ; tous

13. « Flotter dans un bocal », de la chanson *Space Oddity* de David Bowie. Plusieurs locuteurs l'ont évoquée.

ont une connaissance culturelle générale des modalités de ces voyages – par exemple, quant au manque de confort. Néanmoins, ce qui est retenu renvoie à l'expérience des objets-contenants : remplir des objets-contenants, faire déborder un objet-contenant, se sentir enfermé dans un objet-contenant, « coincé comme une sardine ». Ces métaphorisations des petits objets-contenants mettent plus fortement en évidence la conception de la contrainte dans leur discours. Parler en termes de « boîte à savon » ou de « boîte à sardines », pour décrire des vaisseaux spatiaux, plutôt que d'un avion ou d'une autre catégorie d'analogie plus proche, peut être considéré comme exemple d'usage d'un prototype. Eleanor Rosch (1973, 1975, 1977), dans ses recherches sur la cognition et le langage, propose l'existence de prototypes dans la catégorisation conceptuelle. Un prototype est un point de référence cognitif utilisé pour établir le « centre » d'une catégorie – en d'autres termes, la proto-image de tous les représentants de la signification d'un mot ou d'une catégorie. Un prototype sera un « bon exemple » d'une catégorie.

De nombreuses preuves confirmant les arguments de Rosch ont été produites depuis la publication de *Natural Categories* (1973) – par exemple Medin, Altom et Murphy (1984) ; Nelson (1996). La théorie du prototype a été considérablement affinée et débattue – voir Barsalou, Huttenlocher et Lamberts (1998), Nosofsky (1988), Smith et Zarate (1990), Stich (1992) et les modèles hybrides de Voorspoels, Vanpaemel et Storms (2008), Eysenck et Brysbaert (2018). Cette recherche démontre les bases (neuro)-biologiques de nombreuses catégories humaines et l'importance des catégories cognitives dans la pensée et le langage humains. Bien que ces catégories s'inspirent de la physiologie humaine universelle, elles sont fortement orientées par la culture. Lakoff (1987), s'appuyant sur les théories de la sémantique cognitive (Langacker, 1987), insiste sur l'influence des catégories sémantiques dans la structure de la pensée et du comportement humains. Il se concentre sur la façon dont les catégories linguistiques sont façonnées par la manière dont les systèmes perceptifs humains divisent la réalité dans notre vie quotidienne. Les mots et les catégories que nous utilisons – pour « *break up the ordered surfaces and... planes* » de l'existence – font beaucoup pour constituer l'avenir de cette existence (Foucault, 1994 : xvi).

Lors des entretiens menés, lorsque les locuteurs imaginent des expériences inconnues pour lesquelles ils ne disposent pas d'informations perceptuelles directes, les catégories incarnées et culturelles restent tout aussi actives que lorsqu'ils parlent de perception sensori-motrice réelle. Mes interlocuteurs ont ainsi donné la priorité aux expériences sensori-motrices de base (qui mettent en avant la contrainte) plutôt qu'aux termes qui sembleraient plus directement analogiques (par exemple, « avion ») qui auraient pu être utilisés pour décrire les mêmes objets et expériences. Au lieu de penser à utiliser le mot « vaisseau spatial », un terme que l'on trouve dans d'innombrables textes concernant l'espace auxquels ils ont tous été exposés, les participants ont fait appel aux domaines-sources d'objets-contenants spécifiques, créant même parfois de nouvelles métaphores (par exemple « la boule à neige »). Imaginer la présence de leurs corps dans ces circonstances fictives était une priorité absolue. Le vaisseau spatial ne se présente pas comme la meilleure des catégorisations, au contraire de celle qui exprime l'expérience physique de la contrainte et du confinement, dès lors qu'on parle

d'un voyage dans l'espace. Cette priorité accordée au corps semble dépendre du type de déclaration faite. Le terme « vaisseau spatial » – sous diverses formes, par exemple « vaisseau spatial », « vaisseau interstellaire – a été utilisé par nos interlocuteurs 87 fois dans le corpus. Ces termes, pris dans leur sens littéral, sont plus répandus que les termes métaphoriques, mais nous les retrouvons principalement dans les descriptions de science et de science-fiction par exemple, lorsqu'il s'agit, dans le récit qui est livré, de trouver une source d'énergie pour alimenter un vaisseau spatial pour un voyage interstellaire. Nos interlocuteurs ont tendance à substituer « vaisseau spatial » à un terme analogique ou métaphorique (comme de parler de voyager dans des « boîtes de sardines ») selon les récits et les scénarios potentiels qu'ils envisagent. Le recours à la métaphorisation semble être motivé, en partie, par le point de vue adopté par le locuteur sur le phénomène qui fait l'objet de son récit. Lorsqu'ils répètent des faits scientifiques, mes interlocuteurs sont enclins à utiliser les termes de leurs sources textuelles. Aucun participant n'a parlé, par exemple, d'estimations scientifiques concernant l'envoi de « boîtes de sardines » dans l'espace. Au contraire, lorsqu'ils imaginaient les vaisseaux spatiaux, en particulier les interactions humaines avec (ou dans) ces vaisseaux, leur discours devient plus métaphorique. Le terme « vaisseau spatial » est alors remplacé par « boîte », « bocal » et « caisse ». Décrire des vaisseaux spatiaux comme des « boîtes », c'est adopter un point de vue (*stance*), celui d'un humain pris dans un objet-contenant.

La catégorie à laquelle les locuteurs se réfèrent avec ces métaphores de relation CONTENANT/CONTENU n'est pas d'ordre sémantique – elle ne porte pas sur la connaissance des vaisseaux spatiaux – mais d'ordre conceptuel. Le prototype de la catégorie « vaisseau spatial » n'est pas une boîte de conserve ou un petit bocal. Le prototype cognitif de la catégorie « vaisseau spatial » serait plutôt celui d'une navette de la NASA, ou des exemples de vaisseaux spatiaux tirés d'images et de films populaires. Les boîtes et les bocaux sont des prototypes pour la conceptualisation de la contrainte, ce dont les participants sont véritablement en train de discuter lorsqu'ils parlent d'humains dans un vaisseau spatial. Les caractéristiques saillantes de ces métaphores de petits objets-contents ne sont pas non plus les caractéristiques matérielles de ces objets-contents ; il n'est pas question d'une correspondance en termes de taille ou de fonction. Le point commun entre le vaisseau spatial et la boîte est la sensation, l'expérience physique d'être « enfermé ». C'est une catégorie incarnée qui s'exprime par une *gestalt* expérientielle associée à l'enfermement dans un espace, l'incapacité de sortir et de « prendre l'air » ou, pour certains, de fumer une cigarette. Comme l'explique Marie [2FE] : « Je ne peux pas fumer dans une station spatiale. Et je ne peux pas sortir fumer sur le balcon. »

Conclusion : les habitudes langagières et le monde « réel »

Le langage est le principal outil cognitif pour appréhender, comprendre et construire le monde (Feldman, 2006), comme il permet aux humains de façonner des mondes sociaux (Sapir, 1933) et de se socialiser au sein de ces mondes (Ochs et Schieffelin, 1984). Les langues ne sont pas des entités avec des existences indépendantes ; comme nous le

rappelle Bakhtin (1940), elles sont toujours déjà le produit et la propriété des acteurs sociaux dans des sociétés humaines. « Parler », insiste Frantz Fanon (1967 : 2), « signifie avant tout assumer une culture et porter le poids d'une civilisation ». Le langage est un produit de la cognition et de la physiologie humaines, mais aussi des cultures, des groupes sociaux et des individus. Les locuteurs ne sont pas libres de concevoir le monde et de s'y socialiser à leur guise, mais, pour reprendre l'expression du poète Charles Bukowski (1992), ils sont « nés dans » leurs langues – dans le carcan de leur syntaxe, leur vocabulaire, leur histoire, leur vision du monde et leurs idéologies.

Benjamin Lee Whorf a proposé de concevoir la relation langue/pensée comme un cadre interprétatif. Dans sa collection d'écrits *Language, Thought and Reality* (1940), il s'appuie sur les positions de son mentor Edward Sapir qui soutient que :

« le monde réel est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe [...] Si nous voyons, entendons et plus généralement percevons comme nous le faisons, c'est dans une large mesure, parce que les habitudes linguistiques de notre communauté favorisent certains choix d'interprétation. » (Sapir, 1929 : 209-210)

Whorf écrit à son tour :

« *The world is presented in a kaleidoscopic flux of impressions which has to be organized by our minds – and this means largely by the linguistic systems in our minds. We cut nature up, organize it into concepts, and ascribe significances as we do, largely because we are parties to an agreement to organize it in this way – an agreement that holds throughout our speech community and is codified in the patterns of our language.* » (Whorf, 1940 : 214)

Il est important de tempérer les positions de Whorf et de Sapir. Whorf parle de la façon dont le langage organise « en grande partie » les informations sensori-motrices du monde environnant, tandis que Sapir déclare que le langage favorise « certains choix d'interprétation » de la réalité. Ni l'un ni l'autre n'affirment un déterminisme linguistique total. Ils observent plutôt le rôle d'orientation que le langage joue dans la construction/conceptualisation de la réalité humaine. Nous pouvons rappeler l'exemple bien connu de Whorf (1939), de ces travailleurs prenant leur pause cigarette à coté de barils de pétrole dits « vides » de pétrole. Son observation est que le langage encadrait leur expérience de barils « vides » en mettant l'accent sur certains éléments tout en occultant d'autres – les barils étaient pleins de vapeurs inflammables.

Il convient d'insister sur les thèses de Sapir et Whorf qui ont amené une série d'interprétations au cours des soixante-dix dernières années. Certains chercheurs ont eu recours à l'hypothèse Sapir-Whorf pour proposer un constructivisme et un déterminisme linguistique forts : c'est le cas, par exemple, pour les théories du « moule », un point de vue qui avance que la langue fonctionne comme un moule dans lequel « les catégories de la pensée sont coulées » (Bruner *et al.*, 1956 : 11)¹⁴. Les recherches qui revendiquent les versions fortes de l'hypothèse Sapir-Whorf ont été réfutées avec force, à juste titre me semble-t-il. Je ne pense en effet pas que la domination conceptuelle

14. La principale critique adressée aux recherches existantes attire l'attention sur la structure quasi aléatoire de la plupart des expériences qui testent la force et la fréquence des interférences linguistiques dans les tâches cognitives (voir Carruthers, 2012).

complète du langage soit ce que Sapir et Whorf soutenaient au départ. Sapir a parlé du langage comme fournissant des prédispositions pour l'interprétation de ce que nous appellerions aujourd'hui les informations sensori-motrices. Les expériences et les émotions sont possibles sans le langage. Mais ce sont en grande partie les habitudes linguistiques qui définissent le champ du possible ; elles façonnent notre interprétation des expériences, des émotions et nos manières de penser. Les résultats de cette étude n'attestent pas un déterminisme linguistique, mais plutôt l'idée que la langue encourage des effets d'amorçage et de cadrage.

Bien que les perspectives whorffiennes, même prudentes, continuent d'être critiquées (Schulz, 1990), en particulier par les sciences cognitives (Papafragou *et al.*, 2002 ; Li et Gleitman, 2002), il existe un consensus sur le fait qu'il existe une relation entre langage et cognition (Perlovsky, 2013), et que la cognition observée chez les êtres humains est impossible sans langage (Perlovsky et Ilin, 2013). Un large éventail de données démontre la relation qui existe entre les processus cognitifs linguistiques et d'autres processus cognitifs¹⁵. Ces études révèlent ce que Perlovsky et Sakai (2014) identifient comme étant la nature récursive de la relation entre langage et cognition : « l'information est échangée entre le langage et chacun des éléments de la perception, de la mémoire et de la conscience dans les deux sens. En d'autres termes, le langage est impliqué dans un échange d'informations à la fois réciproque et récursif avec chaque élément de l'esprit » (Perlovsky et Sakai, 2014 : 1).

Le caractère récursif du langage est fondamental, mais n'est pas voué à un déterminisme. Lorsque les individus pensent ou parlent, leur esprit oscille entre les modèles cognitifs incarnés et les modèles cognitifs linguistiques, en utilisant le modèle le plus « précis », le moins vague et le plus « disponible » (Perlovsky et Ilin, 2013). Les représentations linguistiques sont souvent plus nettes, elles sont particulièrement utiles pour traiter des informations abstraites. Ces arguments cognitifs s'inscrivent directement dans l'argument de Whorf sur la façon dont le langage interagit avec notre catégorisation des informations sensorielles. Cet ensemble de recherches démontre que « le langage n'est pas séparé des autres fonctions cognitives telles que l'interprétation et le raisonnement » (Fauconnier et Turner, 2002 : 147).

Le langage n'est pas une capacité cognitive isolée et autonome, comme le postulent de nombreuses hypothèses dans la tradition innéiste – comme la séparation de la syntaxe de l'environnement (Chomsky, 1957) ou la séparation de la syntaxe des fonctions communicatives (Chomsky, 1975). Dans cette perspective, le langage humain est plutôt une capacité cognitive qui est liée à, comme elle est renforcée par, la forme et la fonction d'autres processus cognitifs de base et l'incarnation dans le corps (humain).

Les données évoquées ci-dessus montrent que le processus métaphorique (Corradi Fiumari, 1995) est à l'œuvre dans le discours que tiennent nos interlocuteurs sur l'inconnu de l'expérience dans le cas de l'exploration spatiale. Ils se sont appuyés sur des analogies, sur la base de leur expérience terrestre. Le plus souvent, ils ont eu recours à

15. Parmi les exemples récents, citons les résultats de Perlovsky (2013) sur l'acquisition conjointe, la double hiérarchie et la prosodie émotionnelle du langage et de la cognition ou les recherches de Perry et Lupyan (2013) sur le traitement du langage en ligne et les processus divergents, mais fortement interactifs, du langage et de la pensée.

leurs expériences quotidiennes pour comprendre ce lieu tel qu'on peut se l'imaginer. L'inconnu a été traduit d'après leur compréhension d'objets ou d'expériences familières et fondamentales. Leurs métaphores provenaient à la fois de la connaissance culturelle générale et de leurs expériences terrestres incarnées, celles associées par exemple avec les horizons, les petits espaces, l'obscurité. Ces domaines-sources, et leur compréhension acquise de réalités actuelles ou passées, alimentent l'imagination en encadrant leur compréhension d'une réalité virtuelle. Nos interlocuteurs, qu'ils soient experts ou non-experts, se sont principalement appuyés sur leurs expériences incarnées lorsqu'ils produisaient des métaphores. Leurs métaphores avaient recours à des prototypes, comme des objets-*contenants* : des paysages familiers, des espaces quotidiens – par exemple, leurs maisons ou leurs voitures. Tous étaient des adultes instruits, certains possédant des diplômes universitaires. Leurs métaphores toutefois s'appuyaient généralement plus sur leur connaissance expérientielle que sur leur savoirs purement sémantiques (Geeraerts, 2006). La plupart d'entre eux connaissaient les discours scientifiques concernant l'espace ; 13 % d'entre eux étaient professionnellement impliqués dans la création de ces discours. Or, ils ont largement remplacé la terminologie scientifique – ou des expressions plus « littérales », tels que vaisseau spatial, habitat et station spatiale – par des métaphorisations dont le contenu sémantique correspondait moins « précisément » au contenu sémantique du domaine-cible.

Les échanges avec mes interlocuteurs montrent bien à quel point les connaissances fondamentales peuvent être situées. De nombreuses connaissances préalables sur les boîtes de conserve ou les opéras sont à l'œuvre dans leurs contextualisations métaphoriques. Il faut avoir en tête une série de notions sur les boîtes de conserve pour en venir à les comparer aux vaisseaux spatiaux : les boîtes de conserve sont en métal, petites, elles protègent leur contenu contre les éléments extérieurs. L'exemple de la « caisse » est peut-être encore plus parlant ; cette expression est également utilisée pour désigner familièrement une vieille voiture en mauvais état, elle est donc à la fois une métaphore applicable aux objets-*contenants*, et une expression figée en français. L'utilisation des termes « cloche de verre » et « dôme » requiert également la connaissance de ces éléments ; ils sont courants dans la vie quotidienne à Paris, bien moins dans d'autres contextes à travers le monde. La « cloche » peut également désigner une « cloche » ordinaire, comme une cloche d'église. Tout comme les cloches de verre, les cloches occupent une place importante dans le paysage conceptuel (et auditif) de la France. Ces termes n'identifient pas nécessairement mes interlocuteurs comme étant français, de la classe moyenne ou la classe supérieure, parisiens ou urbains, mais ils proviennent d'une constellation conceptuelle dans laquelle ces facteurs sont en jeu. L'utilisation de ces termes pour former des analogies témoigne, de la part de mes interlocuteurs, d'une connaissance pratique de ces éléments, donc d'une connaissance qui se situe dans leur contexte sociohistorique.

Il n'est pas seulement intéressant de remarquer les différences culturelles dans l'utilisation des boîtes de conserve et dans le fait de parler de boîtes de conserve. Il faut noter comment les choses dont nous parlons, avec les parallèles et les analogies que nous construisons, sont influencées par les domaines de nos connaissances expérientielles. Il existe une logique de l'expérience, qu'elle soit individuelle ou transmise par

le biais des habitudes socioculturelles, par la médiation des habitudes langagières ; par conséquent, la relativité linguistique et le constructivisme linguistique sont des caractéristiques fondamentales des usages de la parole. La nature incarnée du langage et de la cognition, leur relation réursive et la dépendance des processus cognitifs envers l'apprentissage adaptatif font de ce processus de relativisation une nécessité et non un épiphénomène « mystique » – voir Schulz (1990) sur le « mysticisme » chez Whorf. Qu'ils soient faibles ou forts, les effets whorfiens existent et ne dépendent pas nécessairement de qualités incommensurables entre les langues ou les communautés de pratique linguistique ; ils sont relatifs au contexte (Gibbs, 2006, 2013), du niveau d'abstraction des idées discutées (Baake, 2003) et des conceptions individuelles des locuteurs (Lakoff, 1987, 1996). Les données que j'ai réunies suggèrent que non seulement des conceptions métaphoriques imprègnent notre discours à propos du réel, mais aussi informent nos façons d'imaginer et de construire le futur. Lorsque mes interlocuteurs imaginent l'inconnu ou les réalités potentielles, ils utilisent leurs connaissances de base, des connaissances précédemment incorporées, pour créer des analogies et des conceptions métaphoriques de cet avenir inconnu et potentiel, que ces conceptions soient ou non les plus précises dont ils disposent. La métaphorisation n'est pas un mécanisme cognitif de dernier ressort pour comprendre le monde ; elle est partie prenante de notre habitude à « faire sens du monde » (« *sense-making* »).

Les métaphorisations de mes interlocuteurs ne sont pas motivées par un manque de connaissance ou de vocabulaire « littéral ». Bien au contraire, ils savent que leurs métaphorisations compromettent la précision de leur description ; ils/elles auraient pu facilement faire appel à une conception non métaphorique pour décrire la même chose. Les métaphores sont donc une méthode pour comprendre ce que nous vivons, pensons ou imaginons. Ces métaphores peuvent sembler évidentes (ou inévitables) aux francophones ; beaucoup sont des expressions figées et familières. Mais il ne s'agit pas simplement d'expressions rustiques. Il s'agit de conceptions culturellement chargées qui ont un impact sur la façon dont un individu perçoit la probabilité et la désirabilité de certains avènements. Les métaphores, bien qu'elles obscurcissent certains aspects du domaine-cible, sont de riches sources d'information ; elles communiquent des connaissances sur le domaine-cible, mais peuvent également impliquer des jugements de valeur ainsi que d'autres évaluations en liant un domaine-cible à un domaine-source particulier.

La distance et la nature étrangère (ou « extraterrestre ») de l'espace et de l'expérience humaine dans l'espace, qui sont répandus dans le discours occidental, n'ont rien de nécessaire ni de naturel. Au contraire, dans de nombreuses cultures, les objets célestes sont considérés comme proches, voire comme des membres de la famille ou des aïeux. Young (1987 : 15) explique que pour de nombreux collectifs amérindiens, chez les Zunis par exemple, l'espace n'est pas « extérieur » mais « intérieur ». La cosmologie amérindienne décrit des liens intimes entre les humains, les étoiles et les autres objets célestes (Messeri, 2016 : 15). Ces relations permettent une méthode de voyage spatial vers et depuis l'espace sans avoir recours aux vaisseaux spatiaux : Young rapporte qu'après avoir écouté un anthropologue leur raconter l'alunissage d'Apollo, des Inuits d'Alaska manifestèrent leur surprise :

« Nous ne savions pas que c'était la première fois que vous, les blancs, alliez sur la Lune. Nos chamans y vont depuis des années. Ils y vont tout le temps » (Young, 1987 : 272)

Les notions qui peuplent notre imaginaire, qu'elles proviennent de chamans ou d'astronautes, définissent le champ du possible et du probable ; elles déterminent la valeur de l'action dans ces champs. Les métaphores et analogies présentes dans les conversations sur l'exploration spatiale réfractent une compréhension cosmologique, des croyances sur la science et la spiritualité, des arguments sur ce qui constitue une « bonne vie », une logique sur les projets souhaitables. La métaphorisation de la « boîte de sardine » n'est en aucun cas une métaphore morte. Elle a activement articulé les sensations que mes interlocuteurs ont imaginées, elle a renforcé leur compréhension de tout un projet d'exploration, d'avenir dans l'espace, comme étant difficile, peu désirable et incompatible avec une vie humaine saine et heureuse.

Bibliographie

- BAAKE Ken, 2003. *Metaphor and Knowledge: The Challenges of Writing Science*, Albany, State University Of New York Press.
- BAKHTIN Mikhail, 1975 (éd. or. 1940). *The Dialogic Imagination: Four Essays*, ed. Michael Holquist, trans. Caryl Emerson and Michael Holquist, Austin, University of Texas Press.
- BARSALOU L.W., J. HUTTENLOCHER and K. LAMBERTS, 1998. Basing categorization on individuals and events, *Cognitive Psychology* 36, pp. 203-272.
- BLACK Alexis, 2018. Wor(1)d-building: Metaphor and the Mars Desert Research Station, *Journal of Linguistic Anthropology* 2, 28, pp. 137-155.
- BOAS Franz, 1911. *The Mind of Primitive Man*, New York, Macmillan Company.
- , 1940. *Race, Language and Culture*, New York, The Macmillan Company.
- BORODITSKY Lera, 2000. Metaphoric structuring: understanding time through spatial metaphors, *Cognition* 75, pp. 1-28.
- BOULENGER V., with O. HAUKE and F. PULVERMÜLLER, 2009. Grasping Ideas with the Motor System: Semantic Somatotopy in Idiom Comprehension, *Cerebral Cortex* 19, pp. 1905-1914.
- BRUNER J. S., J.S. GOODNOW, and G.A. AUSTIN, 1962 (1st ed. 1956). *A Study of Thinking*, New York, Wiley.
- BUKOWSKI Charles, 1992. Dinosauria, We, in *the Last Night of the Earth Poems*, New York, Ecco.
- CARRUTHERS Peter, 2012. Language in Cognition, in Eric Margolis, Richard Samuels and Stephen P. Stich (eds), *The Oxford Handbook of Philosophy of Cognitive Science*, Oxford, Oxford University Press.

- CASSON Ronald W., 1983. Schemata in Cognitive Anthropology, *Annual Review of Anthropology* 12, pp. 429-462.
- CHARTERIS-BLACK Jonathan, 2004. *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, London, Palgrave-Macmillan.
- CHOMSKY Noam, 1957. *Syntactic structures*, The Hague, Mouton, coll. Janua Linguarum 4.
- , 1975. *The Logical Structure of Linguistic Theory*, New York, Plenum.
- CORRADI Fiumari Gemma, 1995. *The Metaphoric Process: Connections Between Language and Life*, London and New York, Routledge.
- EYSENCK Michael W. and Marc BRYSAERT, 2018. *Fundamentals of Cognition*, New York, Routledge.
- FANON Frantz, 1967 (éd. or. 1952). *Black Skin, White Masks*, New York, Grove Press.
- FAUCONNIER Gilles and Mark TURNER, 2002. *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.
- FELDMAN Jerome, 2006. *From Molecule to Metaphor: A Neural Theory of Language*, Cambridge, MIT Press.
- FOUCAULT Michel, 1994 (éd. or. 1966). *The Order of Things: An Archaeology of Human Sciences*, New York, Vintage.
- GEARY James, 2012. *I Is an Another: The Secret Life of Metaphor and How it Shapes the Way We See the World*, New York, Harper Perennial.
- GEERAERTS Dirk (ed.), 2006. *Cognitive Linguistics: Basic Readings*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- GEERTZ Clifford, 1973. *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books.
- GENTNER Dedre and Brian BOWDLE, 2002. Psychology of Metaphor Processing, in Lynn Nadel (ed.). *The Encyclopedia of Cognitive Science*, London, Macmillan, pp. 18-21.
- GIBBS Raymond W., 2006. Metaphor Interpretation as Embodied Simulation, *Mind and Language*, 21, 3, pp. 434-458.
- , 2008. Metaphor and Thought: The state of the art, in Ray Gibbs (ed.), *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 2013. Walking the Walk While Thinking About the Talk: Embodied Interpretation of Metaphorical Narratives, *Journal of Psycholinguistic Research* 42, 4, pp. 363-373.
- GIBBS Ray and Luciane CORRÊA FERREIRA, 2011. Do people infer the entailments of conceptual metaphors during verbal metaphor understanding?, in M. Brdar, S.Th.

- Gries and M. Fuchs (eds), *Cognitive Linguistics: Convergence and Expansion*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
- HOFSTADTER Douglas and Emmanuel SANDER, 2010. *Surfaces and Essences: Analogy as the Fuel and Fire of Thinking*, New York, Basic Books.
- HYMES Dell, 1963. Toward a history of linguistic anthropology, *Anthropological Linguistics* 5, 1, pp. 59-103.
- KÖVECSESE Zoltán, 2006. *Language, Mind and Culture*, Oxford, Oxford University Press.
- , 2010. *Metaphor: A Practical Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- LAKOFF George, 1987. *Women, Fire and Dangerous Things*, Chicago, University of Chicago Press.
- , 1993 (2nd ed.). The Contemporary Theory of Metaphor, in A. Ortony (ed.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 202-251.
- , 1996. *Moral Politics*, Chicago, University of Chicago Press.
- , 2009. The Neural Theory of Metaphor, in Raymond Gibbs (ed.), *The Cambridge Handbook of Metaphor*, New York, Cambridge University Press, pp. 17-28.
- LAKOFF George and Mark JOHNSON, 1980. *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- LAKOFF George and Mark JOHNSON, 1999. *Philosophy in the Flesh: The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- LAKOFF George and Mark TURNER, 1989. *More Than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, University of Chicago Press.
- LANGACKER Ronald, 1987. *Foundations of Cognitive Grammar: Theoretical Prerequisites*, vol. 1, Palo Alto, Stanford University Press.
- LI Peggy and Lila GLEITMAN, 2002. Turning the tables: Language and spatial reasoning, *Cognition* 83, pp. 265-294.
- MEDIN D.L., M.W. ALTOM and T.D. MURPHY, 1984. Given versus induced category representations: Use of prototype and exemplar information in classification, *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 10, 3, pp. 333-352.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1962 (éd. or. 1945). *Phenomenology of Perception*, New York, Routledge Classics.
- MESSERI Lisa, 2016. *Placing Outer Space: An Ethnography of Other Worlds*, Durham, Duke University Press.
- MUELLER Simone, 2016. TIME IS MONEY - everywhere? Analyzing time metaphors across varieties of English, in E. Gola and F. Ervas (eds), *Metaphor and Communication*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, pp. 79-104.

- NELSON Katherine, 1996. *Language in Cognitive Development: The Emergence of the Mediated Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.
- NOSOFSKY R.M., 1988. Similarity, frequency, and category representations, *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 14, pp. 54-65.
- OCHS Elinor, 1988. *Culture and Language Development: Language Acquisition and Language Socialization in a Samoan Village*, Cambridge, Cambridge University Press.
- OCHS Elinor and Bambi SCHIEFFELIN, 2001 (éd. or. 1984). Language acquisition and socialization: three developmental stories and their implications, in A. Duranti (ed.), *Linguistic Anthropology: A Reader*, Oxford, Blackwell, pp. 263-301.
- ORTONY Andrew (ed.), 1993 (2nd ed.). *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PAPAFRAGOU A., C. MASSEY and L. GLEITMAN, 2002. Shake, rattle, “n” roll: The representation of motion in language and cognition, *Cognition* 84, pp. 189-219.
- PERLOVSKY Leonid, 2013. Language and cognition—joint acquisition, dual hierarchy, and emotional prosody, *Frontiers in Behavioral Neuroscience* 7, 123 (<https://doi.org/10.3389/fnbeh.2013.00123>).
- PERLOVSKY Leonid and Roman ILIN, 2013. Mirror neurons, language, and embodied cognition, *Neural Networks* 41, pp. 15-22.
- PERLOVSKY Leonid and L. Sakai KUNIYOSHI, 2014. Language and Cognition, *Frontiers in Behavioral Neuroscience* 8, 436 (<https://doi.org/10.3389/fnbeh.2014.00436>).
- PERRY L.K. and G. LUPYAN, 2013. What the online manipulation of linguistic activity can tell us about language and thought, *Frontiers in Behavioral Neuroscience* 7, 122 (<https://doi.org/10.3389/fnbeh.2013.00122>).
- RAMACHANDRAN Vilayanur Subramanian, 2011. *The Tell-Tale Brain: A Neuroscientist's Quest for What Makes Us Human*, New York, W.W. Norton and Company.
- ROSCH Eleanor H, 1973. Natural categories, *Cognitive Psychology* 4, pp. 328-350.
- , 1975. Cognitive Representation of Semantic Categories, *Journal of Experimental Psychology* 104, pp. 192-233.
- , 1977. Classification of Real-World Objects: Origins and Representations in Cognition, in P.N. Johnson-Laird and P.C. Wason (eds), *Thinking: Readings in Cognitive Science*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 212-222.
- SAPIR Edward, 1929. The Status of Linguistics as a Science, *Language* 5, pp. 207-214.
- , 1949 (éd. or. 1933). Language, in D.G. Mandelbaum (ed.), *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality*, Berkeley, University of California Press, pp. 7-32.

- SCHULZ Emily A., 1990. *Dialogue at the Margins: Whorf, Bakhtin and Linguistic Relativity*, Madison, University of Wisconsin Press.
- SHORE Bradd, 1996. *Culture in Mind: Cognition, Culture, and the Problem of Meaning*, Oxford, Oxford University Press.
- SMITH Eliot R. and Michael A. ZARATE, 1990. Exemplar and Prototype Use in Social Categorization, *Social Cognition* 8, 3, pp. 243-262.
- STEEN Gerard J. with Aletta G. DORST, Berenike J. HERRMANN, Anna KAAL, Tina KRENNMAYR and Trijntje PASMA, 2010. *A Method for Linguistic Metaphor Identification. From MIP to MIPVU*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.
- STICH Stephen, 1992. What Is a Theory of Mental Representation?, *Mind, New Series* 101, 40, pp. 243-261.
- TALMY Leonard, 2000. *Towards A Cognitive Semantics*, vol 1, Cambridge, MIT Press.
- VARELA Francisco J., Evan THOMPSON and Eleanor ROSCH, 1991. *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, MIT Press.
- VOORSPOELS Wouter, Wolf VANPAEMEL and Gert STORMS, 2008. Exemplars and prototypes in natural language concepts: A typicality-based evaluation, *Psychonomic Bulletin and Review* 15, 3, pp. 630-637.
- WHORF Benjamin, 1941. *Language, Culture, and Personality. Essays in Memory of Edward Sapir*, edited by L. Spier, Menasha, Sapir Memorial Publication Fund.
- , 1956 (éd. or. 1939). The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language, in John B. Carroll (ed.), *Language, Thought, and Reality*, Cambridge, MIT Press, pp. 134-159.
- , 1956 (éd. or. 1940). Science and Linguistics, in John B. Carroll (ed.), *Language, Thought, and Reality*, Cambridge, MIT Press, pp. 207-219.
- WORLD SPACEFLIGHT, 2018. Astronaut/Cosmonaut Statistics, World Spaceflight (<https://www.worldspaceflight.com/bios/stats.php>).
- YOUNG Jane M., 1987. 'Pity the Indians of Outer Space': Native American Views of the Space Program, *Western Folklore* 46, pp. 269-279.

La métaphore est un objet de recherche que d'aucuns penseront avoir été rebattu. D'autant qu'il est un objet sur lequel sont investies de nombreuses disciplines, si bien que les modèles ou les théories pour en rendre compte relèvent de plusieurs perspectives. L'anthropologie, notamment l'anthropologie du symbolique, n'est pas en reste ; on sait l'intérêt que cette discipline a porté au ^{xx}e siècle à la pensée métaphorique, comme aux usages de l'analogie. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle est la contribution de l'anthropologie linguistique à ce domaine d'enquête ?

L'anthropologie linguistique se présente comme une approche centrée sur les usages du langage, quels qu'ils puissent être et en toutes circonstances. L'étude des discours se focalise ainsi sur les situations d'énonciation et les rapports sociaux qui leur sont associés. Depuis 1990, les travaux des anthropologues du LACITO portent sur des thématiques comme celles du rapport entre dit et non-dit, sémantique et pragmatique, ou l'étude de situations et de contextes d'usage de la parole en acte.

Le séminaire *Métaphore(s)* qui s'est tenu ces dernières années au LACITO CNRS a été l'occasion d'ouvrir des pistes théoriques, des problématiques, notamment dans le domaine de la cognition. C'est ce à quoi s'emploient, chacune en référence à un certain champ d'études, les contributions de collègues (majoritairement non membres du LACITO) que nous avons retenues : Elara Bertho, Georges Kleiber, Jean Derive, Samia Khichane, Paulette Roulon-Doko, Alexis Black et Sophie Chave-Dartoën. Une présentation introductive précède l'ensemble.

Isabelle Leblic, anthropologue, directrice de recherche, a fait toute sa carrière au LACITO CNRS dont elle est membre depuis 1982. En tant que spécialiste des sociétés kanak de Nouvelle-Calédonie (anthropologie maritime, parenté, adoption...), elle a participé à de nombreuses opérations de recherche du LACITO en ethnoscience et en anthropologie linguistique. Bertrand Masquelier et elle animent depuis plusieurs années des séminaires de recherche et de formation doctorale en anthropologie linguistique, sur la Nomination, puis sur la Métaphore et, enfin, actuellement, sur les Jeux de langage (<https://lacito.cnrs.fr/activite-scientifique/seminaires-et-operations/jeux-de-langage/>).

Bertrand Masquelier, titulaire d'un PhD de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie, USA, 1978), est membre du LACITO depuis 1989 et maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne (1994-2012), après des années de recherche et d'enseignement aux États-Unis (Univ. of Pennsylvania, Philadelphie, et Tulane Univ., New Orleans). Ses recherches ethnographiques ont porté sur l'économie politique des usages de la parole dans la vallée de la Metchum des Bamenda Grassfields (Cameroun) ; puis, à partir de 1998, sur les pratiques langagières carnavalesques à Trinité-et-Tobago, dans les Caraïbes, et les performances scéniques du théâtre de rue en France. Spécialisé dans l'anthropologie de l'interlocution, il a consacré de nombreuses études aux questions de performativité et de pragmatique, notamment dans l'espace caribéen.

Prix : 19 € TTC

ISBN : 978-2-490768-02-8



9 782490 768028

Couverture : conception I. Leblic
Illustration : *Sunset* de Paul Klee, 1930, the Art Institute of Chicago, USA © photo Art Institute of Chicago, Dist. RMN-Grand Palais / image The Art Institute of Chicago

version électronique disponible sur
<http://lacito-publications.cnrs.fr>